

SECTION V.

Que Platon ne bannit les Poètes de sa République, qu'à cause de l'impression trop grande que leurs imitations peuvent faire.

L'IMPRESSION que les imitations font sur nous en certaines circonstances paroît même si forte, & par conséquent si dangereuse à Platon, qu'elle est cause de la résolution qu'il prend de ne point souffrir l'imitation Poétique, ou la Poësie proprement dite, dans cette République idéale dont il regle la constitution avec tant de plaisir. Il craint que les peintures & les imitations qui sont l'essence de la Poësie, ne fassent trop d'effet sur l'imagination de son peuple favori, qu'il se représentât avec la conception aussi vive & d'un naturel aussi sensible que les Grecs ses compatriotes. Les Poètes, dit Platon, ne se plaisent point à nous décrire la tranquillité de l'intérieur d'un homme sage, qui conserve toujours une égalité d'esprit à l'épreuve des peines & des plaisirs. Ils ne font pas servir le talent de la fiction

à nous peindre la situation d'un homme qui souffre avec constance la perte d'un fils unique. (a) Ils n'introduisent pas sur les théâtres des personnages qui sçachent faire taire les passions devant la raison. Les Poètes n'ont pas tort sur ce point. Un Stoïcien joueroit un rôle bien ennuyeux dans une tragédie. Les Poètes qui veulent nous émouvoir, c'est Platon qui reprend la parole, présentent des objets bien différens : ils introduisent dans leurs Poèmes des hommes livrez à des desirs violens, des hommes en proie à toutes les agitations des passions, ou qui lutent du moins contre leurs secousses. En effet les Poètes sçavent si bien que c'est l'agitation d'un acteur qui nous fait prendre plaisir à l'entendre parler, qu'ils font disparoître les personnages dès qu'il est décidé s'ils seront heureux ou malheureux, dès que leur destinée est fixée. Or, suivant le sentiment de Platon, l'habitude de se livrer aux passions, même à ces passions artificielles, que la Poësie excite, affoiblit en nous l'empire de l'ame spirituelle, & nous dispose à nous laisser aller aux mouvemens de nos appétits. C'est un dérangement de l'ordre que ce Philosophe

(a) *De Rep. lib. 10 p. 604. Edit. Serrani.*

voudroit établir dans les actions de l'homme qui, selon lui, doivent être réglées par son intelligence, & non pas gouvernées par les appétits de l'ame sensitive.

Platon (a) reproche encore un autre inconvénient à la Poësie : c'est que les Poètes, en se mettant aussi souvent qu'ils le font à la place des hommes vicieux dont ils veulent exprimer les sentimens, contractent à la fin les mœurs vicieuses dont ils font tous les jours des imitations. Il est trop à craindre que leur esprit ne se corrompe à force de s'entretenir des idées qui occupent les hommes corrompus. *Frequens imitatio*, a dit depuis Quintilien (b) en parlant des Comédiens, *transit in mores*.

Platon (c) appuie de sa propre expérience les raisonnemens qu'il fait sur les mauvais effets de la Poësie. Après avoir avoué que souvent il s'est trop laissé séduire à ses charmes, il compare la peine qu'il sent à se séparer d'Homere à la peine d'un amant forcé, après bien des combats, à quitter une maîtresse qui prend trop d'empire sur lui. Il l'ap-

(a) *De Rep. lib. 3. p. 395.*

(b) *Inst. Or. lib. 1. c. 19.*

(c) *De Rep. lib. 10. p. 607.*

pelle ailleurs le Poète par excellence & le premier de tous les inventeurs. Si Platon exclut les Poètes de sa République, on voit bien qu'il ne les en exile que par la même raison qui engage les Prédicateurs à prêcher contre les spectacles, & qui faisoit chasser d'Athènes ceux des citoyens qui plaisoient trop à leurs compatriotes.

Voilà les motifs qui font proscrire à Platon la partie de l'Art poétique qui consiste à peindre & à imiter; car il consent à garder dans sa république la partie de cet Art qui enseigne la construction du Vers & la composition du Mètre, c'est la partie de l'Art qu'on nomme souvent Versification, & que nous appellerons quelquefois dans ces *Réflexions* la Mécanique de la Poësie. Platon vante même assez cette partie de l'Art poétique, laquelle sçait rendre un discours plus pompeux & plus agréable à l'oreille, en introduisant dans ses phrases un nombre & une harmonie qui lui plaisent plus que la cadence de la prose. Selon lui, les louanges des Dieux & celles des Héros mises en vers en deviennent plus capables de plaire & de se faire retenir. Le but de Platon est toujours de conserver dans son état les

parties d'un Art qui sont presque incapables de nuire, lorsqu'il proscriit celles qui lui semblent trop dangereuses. C'est ainsi qu'en bannissant de sa République ceux des *Modes* de la Musique ancienne, dont les chants mols & efféminez lui sont suspects, il y conserve d'autres *Modes* dont les chants ne lui paroissent pas devoir être pernicioeux.

On pourroit répondre à Platon, qu'un Art nécessaire & même simplement utile dans la société, n'en doit pas être banni, parce qu'il peut devenir un Art nuisible entre les mains de ceux qui en abuseroient. On ne doit proscrire dans un Etat que les Arts superflus & dangereux en même tems, & se contenter de prendre des précautions pour empêcher les Arts utiles d'y faire du dommage : Platon lui-même ne défend pas de cultiver la vigne sur les côteaux de sa République, quoique les excès du vin fassent commettre de grands désordres, & quoique les attraits de cette liqueur engagent souvent d'en prendre au-delà du besoin.

Le bon usage que plusieurs Poètes ont fait dans tous les tems de l'invention & des imitations de la Poësie, montre assez qu'elle n'est pas un Art inu-

tile dans la société. Comme il est aussi propre par sa nature à peindre les actions qui peuvent porter les hommes aux pensées vertueuses, que les actions qui peuvent fortifier les inclinations corrompues : il ne s'agit que d'en faire un bon usage. La peinture des actions vertueuses échauffe notre ame ; elle l'élève en quelque façon au-dessus d'elle-même, & elle excite en nous des passions loüables, telles que sont l'amour de la patrie & de la gloire. L'habitude de ces passions nous rend capables de bien des efforts de vertu & de courage, que la raison seule ne pourroit pas nous faire tenter. En effet le bien de la société exige souvent des services si difficiles, qu'il est bon que les passions viennent au secours du devoir pour engager un citoyen à les rendre. Enfin un bon Poète sçait disposer de manière les peintures qu'il fait des vices & des passions, que ses Lecteurs en aiment davantage la sagesse & la vertu. En voilà suffisamment à ce sujet, d'autant plus que les Poësies Françoises, comme nous le dirons dans la suite, ne sçauroient prendre le même empire sur les hommes que celle dont Platon craignoit si fort les effets. D'ailleurs notre naturel n'est pas aussi

la Poësie
est, ni aussi
de blâmer.

les Platon fa
sont contre le
C'est que les P
museurs de le
de des producti

La Poësie / a qu
Temple est, le
de l'Architecte

unbe d'accord
être, par eux
saché de l'Ég
me, que le

vers une bell
me qu'il y ai
les proportions

excellent volier
de son vol sur les
Mais d'abord au

à lire l'ouvrage
N'y a-t'il pas
pour un vieil li

général, que de l
la son vent ?
A ces mots il lui en
Grand des raisons d'ac
l'indépendance de goût
(1) De l'Art. de la poë
Tome I.

aussi vif, ni aussi sensible que l'étoit celui des Athéniens.

Mais Platon fait encore une autre objection contre le mérite de la Poësie. C'est que les Poètes ne sont que les imitateurs & les copistes des ouvrages & des productions des autres artisans. Le Poète (a) qui fait la description d'un Temple n'est, selon lui, que le copiste de l'Architecte qui l'a fait élever; j'en tombe d'accord, & que j'aimerois mieux être, par exemple, l'Architecte qui a fait bâtir l'Eglise de Saint Pierre de Rome, que le Poète qui en auroit fait envers une belle description. Je veux même qu'il y ait plus de mérite à trouver les proportions qui rendent un vaisseau excellent voilier, qu'à décrire la rapidité de son vol sur les vastes plaines de la mer. Mais souvent aussi le mérite est moindre à être l'ouvrier qu'à être l'imitateur? N'y a-t'il pas plus de mérite d'avoir peint un vieil livre comme l'a fait Despréaux, que de l'avoir relié, & imprimé si l'on veut?

A ces mots il saisit un gros Infortiat.
Grossi des visions d'Accurse & d'Alciat
Inutile ramas de gothique écriture,

(a) *De Rep. lib. 10.*

Dont quatre ais mal unis formoient la couverture

Entourée à demi d'un vieil parchemin noir
Où pendoit à trois clous un reste de fermoir.

Ici le Copiste vaut mieux que l'Original. D'ailleurs combien de choses les Poètes imitent-ils, lesquelles ne sont pas l'ouvrage des hommes, comme le tonnerre & les autres météores, en un mot toute la nature, l'ouvrage du Créateur. Mais ce raisonnement deviendrait une discussion Philosophique qui nous meneroit trop loin; contentons-nous de dire que la société qui excleroit de son sein tous les citoyens dont l'art pourroit être nuisible, deviendrait bien-tôt le séjour de l'ennui.

SECTION VI.

De la nature des sujets que les Peintres & les Poètes traitent. Qu'ils ne sçauroient les choisir trop intéressans par eux-mêmes.

DÉS que l'attrait principal de la Poésie & de la Peinture, dès que le pouvoir qu'elles ont pour nous émouvoir & pour nous plaire, vient des imita-